

CRITIQUES

YVONNE ou l'art du néant mis en boîte

En novembre dernier, la compagnie By Collectif (dont nous avons découvert *Votre attention s'il vous plaît* en 2012) nous présentait Yvonne. Yvonne est une pauvre fille. Laide. Apathique. Elle ne dit rien, ne fait rien. Surtout pas ce que le protocole, les règles, la bonne et due forme, imposent en société. Elle n'est pas ce qu'on pourrait appeler « une erreur de la nature », au contraire : elle est l'image même de la nature contre les artifices de la société, et ainsi lâché en liberté, son état, presque végétal, a le don d'exaspérer. Or, c'est le fils d'un roi, un brin désœuvré, qui la découvre, et, dans le but très adolescent d'abord de tourmenter sa famille, décide de l'épouser. Un acte vécu très vite « pour le pire davantage que pour le meilleur », tant la laideur supposée d'Yvonne (qui n'est rien d'autre que celle de la vérité face aux arrangements du mensonge social) est un miroir à l'humanité qui se cache.

De cette pièce, la plus populaire et la plus jouée de Witold Gombrowicz, By Collectif a su extraire toute la force comique. La dimension parodique du théâtre shakespearien, inscrite dans l'intention de la pièce dès sa création en 1957, est peut-être même ce qu'il y a de plus réussi. Samuel Mathieu (dans le rôle du roi de Bourgogne) et Magaly Godenaire (dans celui de son épouse honteusement graphomane) mettent de l'Ubu dans leur composition de petits monarques de Bourgogne, et alimentent de bout en bout un plaisir de jouer, épicurien et charnel, dans une pièce connue pour réfléchir sans cesse à sa forme. À leur bouffonnerie, se frottent des personnages à la nervosité plus contemporaine (le prince, le chambellan), plus *trash* aussi. Cyril, l'ami du prince (Nicolas Dandine), lequel immédiatement impose une image de cocaïnomanie et de noceur,

semble tout droit sorti de *Trainspotting* de Danny Boyle. Et on aime ce télescopage d'esthétiques très éloignées, que rassemblent l'habillage sonore de Paul Monnier et la lumière de Philippe Ferreira...

Laide Yvonne, belle Delphine

Et puis, en contraste absolu à l'hyperactivité de ces êtres de pouvoir, il y a la performance de Delphine Bentolila, plutôt convaincante en niquedouille. Son interprétation d'Yvonne logée tout entière dans un travail de cotonisation du corps porte, sans faiblir, l'obsession gombrowiczienne d'un rêve d'infirmité. Delphine caoutchouc, Delphine invertébrée, néantise toute volonté d'action, dégoulinant pendant une heure trente des fauteuils, des chaises, des bras de ses partenaires, sans consistance. Et promenant de bout en bout son regard bovin et son demi-sourire de Joconde, elle tient son rôle de coulure à la perfection.

Un bémol cependant. Tout ici dans cette pièce a pris le parti du jeu. Les comédiens s'amuse. Les spectateurs, avec lesquels a été instaurée une interaction complète, semblent s'amuser, et pour cela, bravo. Mais, n'était-il pas possible, sans mettre en danger ce plaisir partagé, d'interroger davantage la forme théâtrale elle-même ? Gombrowicz la rêvait fragmentée, fractale, atomisée. On aurait aimé qu'elle soit ici un peu plus abîmée, malmenée, ébouriffée, tordue, violée, à l'image d'une œuvre littéraire qui souvent atteint le radicalisme, et qu'on touche ainsi davantage à la folie de l'auteur hanté par « l'anarchie illimitée de la forme » qu'il traquait partout où il le pouvait. Bon. Cela ne fait pas de cette pièce une mauvaise pièce. On espère même la voir programmée prochainement dans les salles de la région. Cette belle équipe le mérite !

B.S.